

Tout d'abord, je voudrais remercier les organisateurs de ce colloque consacré au Work stories, en particulier, Jérémy Lane et Sarah Waters, avec qui j'ai échangé quelques mails et qui m'ont proposé cette invitation.

Ecrire sur le travail: être dedans et dehors - œuvres emblématiques et histoires singulières

A travers ce titre un peu énigmatique, j'ai tenté de résumer à la fois ma propre préoccupation d'écriture «être dedans » donc, les contraintes et l'espèce de schizophrénie qui atteint chaque personne désireuse de relater son travail à travers une œuvre d'écriture : être donc dedans « dans son travail » et dehors, puisque le livre écrit vient porter cette parole du travail au dehors et vous place d'ailleurs vous-même au dehors. Mais aussi, je voudrais exposer devant vous quelques constatations que j'ai faites depuis une quinzaine d'années au sujet de cette « littérature du travail », et surtout dans les formes contemporaines qu'elle prend depuis plusieurs années. En effet, depuis les années quatre-vingt, en France, un certain nombre d'œuvres sont maintenant considérées comme emblématiques de ce « courant d'expression », mais d'autres parcours plus isolés en apparence méritent qu'on s'y penche., ce que je nomme des histoires singulières mais qui finissent par faire sens ensemble et par construire une particularité commune.

Courant d'expression ou d'écriture pour parler de la littérature du travail (des work stories) contemporaines est peut-être présomptueux ou, tout du moins, prématuré. L'avenir nous dira si l'augmentation réelle et constatée des récits consacrés au travail s'inscrit dans la littérature générale d'une manière pérenne, ou tout du moins, est capable, à un moment de son histoire, de faire sens à l'intérieur de celle-ci. D'un point de vue quantitatif, en effet, depuis les années 80, le corpus des œuvres littéraires consacrées au travail (récits, romans, nouvelles) dépasse la centaine (Aurore Labadie dans une thèse récente en compte plus de 150). Il ne se passe pas une rentrée littéraire en janvier ou septembre (phénomène typiquement français d'ailleurs) sans qu'on ne compte cinq ou dix récits du travail, parfois plus. Cette profusion est à toutefois relativiser parmi 500 parutions – 1% donc – mais ce pourcentage demeure suffisamment éloquent parmi l'abondance de la production. Ou dit autrement : 1% des écrivains français préfèrent faire du sujet du travail leur préoccupation romanesque parmi les centaines d'autres sujets à leur disposition.

Je terminerais cette brève introduction avant de m'attaquer au cœur des œuvres elle-même, pour soulever un problème de terminologie au sujet de cette écriture du travail. J'ai pris l'habitude de parler de la « littérature du travail » pour évoquer les récits, romans, ayant comme sujet principal le travail et ayant une visée littéraire. Mais cette terminologie m'est propre (je ne l'ai pas inventée, je l'ai retrouvée dans des articles consensuels, critiques ou chez certains universitaires), ou, du moins, ne fait pas l'objet d'un consensus véritable parmi ceux qui étudient, évoquent ces écrits, qu'ils soient universitaires, journalistes, critiques littéraires. Ainsi, on trouvera la plupart des œuvres, que je relie sous ce vocable de « littérature du travail », réunies dans des appellations diverses : « roman social », « écriture de soi », « écriture du réel » comme le recense l'universitaire Dominique Viart, dans son anthologie *La littérature française au présent*, « raconter la vie » pour reprendre le titre d'une collection dirigée chez Seuil par Pierre Rosenvallon, « roman d'entreprise » tel que l'indique le prix littéraire du même nom et qui existe depuis 2009. Mais en même temps, l'expression « roman d'entreprise » qu'Aurore Labadie a utilisé pour le titre de la première thèse soutenue sur ce sujet « Le roman d'entreprise français depuis les années 80 » est aussi utilisé par les services de communication d'entreprise pour retracer leur historique, sacrifier à la mode des « storytelling » et autres « success stories ». Nous voyons donc que plutôt qu'éclairer le sujet du travail dans le roman, toutes ces appellations tendent à le fondre dans une incertitude. Et donc, pourquoi pas proposer d'appeler ces récits « littérature du travail » comme il existe des romans d'amour ou des récits de famille ? Les « work stories » pourraient représenter une belle alternative, mais je crains que cet anglicisme ne reflète pas la spécificité française de la littérature du travail...

D'ailleurs, existe-t-il vraiment une spécificité française à la littérature du travail ? L'histoire littéraire, l'histoire plus simplement, en France, incite à répondre oui. En effet, une littérature structurée prolétarienne a eu lieu dans les années trente, sous l'inspiration notamment de Poulaille, mais elle-même était l'héritière de toute une littérature réaliste (Zola bien sûr), mais peut-être pourquoi pas issue elle-même de l'encyclopédie de Diderot et d'Alembert, qui visait par exemple à décrire de manière extrêmement précise, les gestes et les outils propres à chaque métier : le siècle des lumières devenait ainsi socialement éclairant... Mais pour en revenir à l'histoire plus récente de la littérature prolétarienne, à partir de là, des élans communistes, socialistes, une tendance (ou une conscience) politique de gauche a influencé de nombreux écrivains, soucieux de décrire la société. En parallèle, la littérature a subi dans les années 50 et 60 l'influence du structuralisme, la montée des Sciences humaines

et sociales, et la spécificité française a été peut-être été de sidérer l'ensemble de ces évolutions à travers Mai 68, d'en faire un point de cristallisation, à partir duquel il n'était plus possible de concevoir la littérature comme auparavant.

Ceci dit, il faut attendre dix ans et plus après Mai 68 pour qu'un véritable renouveau de la littérature du travail apparaisse. Et justement, en parlant d'œuvres emblématiques, chacun s'accorde à faire émerger ce renouveau autour de trois ouvrages essentiellement : *L'établi* de Robert Linhart en 1978, *Sortie d'usine* de François Bon et *L'excès l'usine* de Leslie Kaplan, tous deux parus en 1982. Ces œuvres sont considérées comme emblématiques à plusieurs titres. D'abord, elles font le lien avec Mai 68, l'établissement de maoïstes dans les usines pour y prôner la révolution : ce sont les expériences relatées par Linhart et Kaplan. Ensuite, elles évoquent toute le monde de l'usine en prenant parti pour les ouvriers et contre « la direction ». Enfin, elles possèdent, pour deux d'entre-elles, une littérarité nouvelle, originale, propre à révéler l'étrangeté du travail. D'un côté donc, elles proposent une approche politique capable de renouveler la littérature prolétarienne (l'espoir de Michel Ragon...), mais la nouveauté du discours tient en la recherche d'une esthétique nouvelle capable de rendre compte de la réalité d'aujourd'hui de l'usine.

Si je continue d'un point de vue historique en m'appuyant sur des œuvres emblématiques liées au travail, il faut attendre encore dix ans avant de trouver quelques ouvrages symboliques. François Bon publie à nouveau *Temps machine* en 1992 sur le sujet de la désindustrialisation qui est passée par là et qui rend obsolète tout « excès d'usine » si je peux me risquer à un tel jeu de mots. Entre temps, d'ailleurs, François Bon a quitté définitivement la vie industrielle pour se consacrer entièrement à l'écriture. D'ailleurs, je reviendrai plus loin à des nouvelles formes de l'implication des écrivains à la vie d'entreprise. Mais la surprise vient d'un nouvel auteur, Michel Houellebecq, informaticien, qui publie à la même époque *Extension du domaine de la lutte*, qui propose un regard cynique et désenchanté, sur la question du travail, notamment à travers l'informatisation et le travail des cadres. On peut ajouter à ces œuvres emblématiques des années quatre-vingt-dix, *La médaille*, de Lydie Salvayre, qui inaugure une tendance satyrique et comique pour dénoncer nos organisations de travail archaïques, mais aussi, et je dirais même surtout, un livre important d'un sociologue en vogue, *La misère du monde* de Pierre Bourdieu. Pourquoi rattacher cette étude sociologique à une littérature romanesque du travail ? Parce que, dans la préface, Pierre Bourdieu annonce que ces récits de vie, scrupuleusement transcrits, peuvent se lire comme « des sortes de petites nouvelles ». Ainsi, en annonçant d'un côté cette volonté de respect

d'une rigueur d'enquête, de vérité et de réalité et en recommandant au lecteur un regard quasi littéraire, Pierre Bourdieu me semble être un des premiers à jeter un pont entre littérature et sociologie, domaine qui en ce moment est étudié par exemple par Dominique Viart dans ce qu'il nomme « Les littératures de terrain ».

Ces ouvrages, aussi intéressants soient-ils et qui préfigurent certains aspects des œuvres à venir, sont toutefois encore bien isolées. C'est véritablement à la fin de cette décennie et au début des années deux mille, qu'un véritable renouveau quantitatif de romans dont le sujet principal est le travail va émerger. - Et là, je peux reprendre le titre de ma conférence à mon profit, puisque c'est à cette époque que je publie mon premier livre *Central*, en 2000, chez Fayard : je suis donc, à la fois « dedans » cette littérature, et « au dehors » puisque je travaille dans l'entreprise qui inspire mon premier roman. Quelques mots à ce sujet : *Central* évoque mes dix premières années passées dans un central téléphonique à encadrer des équipes de techniciens et d'administratifs à une époque où le téléphone est en voie de passer d'une structure de fonction publique (les postes et télécommunications) à celle d'une entreprise privée (France Télécom). Le ton nouveau de ce livre, une littérarité particulière pour révéler la question de la mainmise du langage par les entreprises l'ont fait remarquer. Pour moi, je précise que je l'ai conçu comme un roman et non comme un témoignage. Au début de ces années 2000, la question de la déshumanisation des relations au travail est un item récurrent des romans qui paraissent : citons par exemple en cette même année 2000, *La question humaine*, de François Emmanuel, *Petites natures mortes au travail* de Yves Pagès, *99 francs* de Frédéric Beigbeder. François Bon, quant à lui, poursuit l'énumération de la désindustrialisation avec *Paysage fer* qui révèle les friches des usines qui jalonnent nos voies ferrées.

Après, il me semble que tout s'accélère : les parutions sur le thème du travail se succèdent. Mais il n'est plus question d'usine. Le roman *Les derniers jours de la classe ouvrière* d'Aurélie Filippetti, paru en 2003, inaugure un récit de filiation, de même que *Ouvrière* de Franck Magloire en 2003 ou *Atelier 62* de Martine Sonnet en 2008 : brutalement, on s'aperçoit que les ouvriers ont disparu et ce sont leurs propres enfants qui retracent cette mémoire. En même temps, des auteurs font valoir cette parole à travers des récits revendicatifs, dans la lignée d'une littérature prolétarienne, voire de l'héritage réaliste plus lointain de Zola : Gérard Mordillat propose une saga qui n'est pas sans rappeler *Germinal* avec *Les vivants et les morts* en 2004. Avec Jean-Pierre Levaray qui écrit *Putain d'usine* en 2002, la parole est redonnée aux ouvriers.

Les années 2000 cependant sont beaucoup plus marquées par la révélation des rouages complexes qui régissent l'économie, que par les lieux traditionnels et symboliques, comme l'usine, qui ont jusqu'ici constitué le cadre aux récits du travail. On voit émerger des ouvrages de fiction au titres évocateurs, comme *Les Actifs corporels*, De Bernard Mourad ou *Marge Brute* de Laurent Quintreau, parus en 2006, ou *La loi des rendements décroissants* de Jérôme Mauche, paru en 2008, dans une collection au Seuil qu'a dirigée brièvement François Bon. François Bon d'ailleurs, continue à œuvrer autour du travail mais d'une manière novatrice dans *Daewoo*, en 2004, puisqu'une enquête réelle autour d'ouvrières ayant perdu leur travail devient le prétexte à une fiction, ou du moins, un re-travail de la parole reçue (et on ne peut s'empêcher de penser à la manière dont Pierre Bourdieu a conçu *La misère du monde*. Cette manière de concevoir la littérature autour du travail devient particulièrement significative : en effet, la légitimité de l'auteur est prouvée comme indissociable d'une connaissance véritable du sujet – ce qui est à mon sens un fait unique en littérature où l'auteur est obligé de savoir de quoi il parle – ce qui pour les romancier, par essence versés dans l'invention, peut sembler une contradiction, une dérive de leur « statut ». Par exemple, en 2008, l'écrivain Sylvain Rossignol écrira *Notre usine est un roman*, parce qu'il était mandaté par un comité d'entreprise.

Nous voyons bien qu'à partir des années 2000, la littérature du travail devient un sujet plus vaste et diffus, et il devient difficile de cerner des auteurs emblématiques, à part François Bon qui continue à s'intéresser plus par rebond sur une réflexion globale au sujet de notre époque actuelle.

Quant à moi, j'ai également de temps en temps commis des ouvrages consacrés au travail, par osmose, pourrait-on dire, puisque j'ai continué à la fois de travailler dans une grande entreprise et écrit en même temps. *CV roman* en 2007, par exemple, est directement inspiré du travail que j'ai accompli depuis 2003 (et que je continue d'ailleurs toujours à accomplir) dans le domaine du recrutement et des ressources humaines. *Retour aux mots sauvages* en 2010 a été écrit à la suite d'une série de suicides que mon entreprise a connu et c'était pour moi une nécessité d'éclairer ce triste épisode. Ce sont souvent des situations de travail où le langage est étroitement impliqué qui m'inspirent comme par exemple *Ils désertent*, paru en 2012 où j'avais envie d'explorer le discours commercial au sujet duquel j'ai souvent été confronté à l'intérieur et à l'extérieur de mon entreprise.

Même si les auteurs emblématiques des années 2000 semblent moins visibles en raison de la profusion des romans et des récits du travail, il me semble intéressant de proposer plusieurs noms cependant d'auteurs qui sont revenus plusieurs fois sur le sujet du travail. Par exemple Elisabeth Filhol, a été l'auteur très remarqué de *La centrale* en 2010, sur l'univers des sous-traitants dans l'industrie nucléaire et, en 2014, a publié *Bois II*, passé assez inaperçu mais qui décrit magnifiquement une entreprise dont la séquestration du patron, objet du livre, n'est que la partie où se cristallise la situation économique actuelle. Je citerai aussi Maylis de Kerangal, qui, après avoir écrit l'épopée de la construction d'un pont avec *Naissance d'un pont* en 2010, réitère dans une des rares visions optimistes de « l'oeuvre humaine » avec *Réparer les vivants* dont le sujet traite de la transplantation cardiaque.

Voilà : la littérature traitant du travail, on le voit, est diffuse et variée depuis les années 2000. On la remarque donc beaucoup plus qu'autrefois. En guise de conclusion, j'aimerais porter à votre réflexion trois titres de romans du travail dont la proximité syntaxique est étonnante et qui aident visualiser la manière dont le travail a évolué en France :

En 1982, Leslie Kaplan avait écrit *L'excès l'usine*.

En 2004, Louise Desbrusses a publié *L'argent l'urgence*

En 2014, Goaz, vigile dans un grand magasin, fait paraître *Debout payé*